



L'Odeur du vent de Hadi Mohaghegh

La relève

par Élie Raufaste

«*Que peux-tu faire pour moi ?*» entend-on dès les premières séquences de *L'Odeur du vent*. À ces mots si simples, plus proches d'une question polie que d'un appel au secours, le film se charge de répondre un « tout » absolu et radical. Privés d'électricité, isolés aux confins d'une vallée de l'Iran, un père aux pieds bots et son fils malade doivent s'en remettre au technicien venu, à l'origine, rétablir le courant. Une douille manque à l'appel, et la requête devient quête, aventure d'un homme lancé à corps perdu le long des pentes rocailleuses de la région, guidé avec une précision toute relative par son collègue au talkie-walkie. Péripéties de peu de mots, qui tracent à la surface de plans longs et fixes leurs courbes sinueuses : cela pourrait suffire, et nous conforter dans cette curiosité primitive que le cinéma peut susciter pour les accidents d'un corps à l'épreuve de l'espace, curiosité plus vive encore d'être mêlée au souvenir des cheminements obstinés – à pied ou en voiture – des grands modernes iraniens (Amir Naderi, Sohrab Shahid Saless, Abbas Kiarostami). Règle d'or pour un épaississement de la réalité à l'écran, déclinée ici avec talent : aucun déplacement ne coulera jamais de

source, aucun objet ne sera bougé sans effort, sans dépense, sans que l'on y laisse quelque chose de soi – du temps, de l'énergie, ou peut-être quelque chose de bien plus vaste.

Car le film ne s'arrête pas en si bon chemin, délaissant très vite son horizon dramaturgique (l'enfant malade en attente d'être secouru) pour se hisser vers des reliefs bien plus déconcertants, où le banal et le mystérieux ne font qu'un. Ce qui intrigue et ne cesse d'interpeller, c'est la nature même du dévouement à l'œuvre dans chaque plan. Le technicien, interprété par le réalisateur, accomplit des prouesses pour ramener la fée électricité au foyer, excédant de plus en plus le cadre des attendus professionnels : il franchit des rivières, brave des montagnes, s'endette auprès de sa famille pour remplacer le lit médicalisé de l'enfant. On a rarement vu quelqu'un se lancer à ce point à l'assaut du monde pour aider des inconnus. Mais cet engagement, s'il ne laisse pas d'étonner, déborde largement le personnage, d'abord parce que ce héros n'en est qu'un parmi les autres. Tout semble indiquer que n'importe qui pourrait, subitement, prendre sa relève ; le film commence d'ailleurs sans lui, dans

une première partie centrée sur le père infirme, explorant le flanc abrupt d'une colline pour récolter une poudre médicinale. Partout autour de ces deux personnages, les mains tendues sont monnaie courante, attitude nécessaire à la survie là où l'aide politique et sanitaire brille par son absence. Impossible, pourtant, de réduire cette fiction chargée d'abnégation à un éloge ethnologique des valeureux provinciaux, si admirables d'être ce qu'ils sont. La vertu religieuse n'est pas non plus de la partie.

Non, il en va d'une autre logique, plus désintéressée, qui donne au film la saveur d'une fable sans jamais lui ôter sa force brute d'incarnation : en ne cessant de rendre visible l'entraide, d'inscrire son fonctionnement dans la chair du paysage, le cinéaste nous met au défi d'y croire pour de bon. Chaque étape, ainsi, brouille un peu plus les repères de la bonne action, ici réduite au geste microscopique et anodin (« *Peux-tu m'aider à faire passer ce fil par le chas de l'aiguille ?* », demande un vieil homme), là détournée vers le conte moral quasi autonome (un aveugle transporté par monts et par vaux, arrivant pile à l'heure pour son rendez-vous galant). Ce flux ininterrompu de persévérance, déclenché presque magiquement par une ampoule qui saute, parvient à nous concerner sans jamais en dire trop sur les individus qui se proposent, le temps du film, d'en devenir tour à tour le matériau conducteur. On finit par contempler ces allées et venues comme un jeu quasi abstrait de connexions, d'agencements parfois réussis, parfois manqués, mais advenant toujours à l'endroit exact du frottement entre les corps et leur environnement : ce « sol dur » qui donnait au film son titre original (*Derb*), mais aussi bien ce « vent » de la version française, que matérialisent, comme autant de petites particules, les nuées de mouches volantes devant la maison du père. ■

L'ODEUR DU VENT (DERB)

Iran, 2021

Réalisation, scénario Hadi Mohaghegh

Image Mansour Abd-Rezaei

Montage Farshad Abbasi

Son Amir-Mehdi Nouri, Hossein Ghourchian

Musique Mohammad Darabifar

Interprétation Hadi Mohaghegh, Mohammad Eghbali

Production Reza Mohaghegh

Distribution Bodega Films

Durée 1h20

Sortie 24 mai

Petit Bulletin Lyon > Cinéma

Films sortis en salles la semaine du 24 mai 2023

Par **Vincent Raymond**

Publié Mardi 23 mai 2023



Photo : ©Bodega Films

Il n'y a pas que "L'Amour et les Forêts" cette semaine au cinéma. Voici deux autres films qui sortent sur les écrans.

À voir

★★★★☆ *L'Odeur du vent*

Au fin fond de la campagne iranienne, un homme estropié vit dans le dénuement avec son fils malade. Lorsque le transformateur alimentant leur logis en électricité lâche, un technicien est dépêché. Face à la situation, il va se démener sans limites pour permettre à cette famille d'être à nouveau reliée au secteur...

Tiendrait-on, avec Hadi Mohaghegh, l'héritier de Kiarostami ? On retrouve en effet dans le parcours — le sacerdoce — de cet employé de l'électricité ainsi que de tous les interlocuteurs qu'il rencontre, cette même obstination qui animait le petit garçon étourdi de *Où est la maison de mon ami ?* (1987). Mais *L'Odeur du vent* est aussi un film à double lecture : célébrant l'humanisme et le dévouement pour son prochain ; l'apostolat des fonctionnaires, l'entraide spontanée comme la grande beauté des paysages iraniens, il révèle dans le même temps un pays vieillissant souffrant d'infrastructures délabrées où les éclopés et les mourants sont légion. De ce conte, on peut donc retenir plusieurs morales concomitantes ; être ému et subjugué par l'image et les plans longs valorisant la nature. Avec un petit bémol relatif à la suresthétisation des lumières : si l'on était vétilleux, on pointerait les disparités et incohérences d'ombres entre les séquences ouvrant à plusieurs interprétations fantaisistes — soit la trajectoire du soleil est aléatoire en Iran, soit il y a des ellipses considérables et la chasse au transformateur s'étend sur une bonne semaine. Hors cela, quel beau film !

De Hadi Mohaghegh (Ir., 1h30) Avec Hadi Mohaghegh, Mohammad Eghbali...

0:00



★★★★☆ *La Maleta*

Employé au service des objets trouvés de Madrid, Mario vit une existence monotone jusqu'au jour où on lui ramène une valise repêchée dans la rivière. Son contenu — les restes décomposés d'un bébé à peine né — n'intéressant pas la police, il se met à enquêter et tombe sur un réseau de trafiquants humains...

Petit polar nerveux se savourant comme on lit un *pulp* où un héros déjà abîmé croiserait la route d'une femme fatale en détresse, *La Maleta* est une série B de bon calibre s'attachant exclusivement aux zones grises et interlopes : le passé tu, les objets en déshérence — même le service qui s'en charge a été oublié par l'administration —, les cold cases ; la prostitution occulte dans les hôtels de luxe, ses travailleuses du sexe privées d'identité et leurs enfants illégitimes etc. Un authentique voyage dans les marges bien servi par des ambiances terreuses, avec couleur beige et lumière néon dominante pour désassombrir (plus qu'éclairer) la nuit. Et pourtant, dans ce climat glauque, demeure une flamme ténue de beauté — pas seulement celle des sculpturales partenaires de jeu du héros — s'exprimant dans l'obstination que Mario témoigne à l'égard des causes orphelines ou des choses brisées qu'il tente de raccommoder. Pour Álvaro Morte, ce premier rôle sur grand écran prouve aussi qu'il y a une vie après *La Casa de Papel*. À suivre...

RECHERCHE...

Actualités > L'odeur du vent



L'ODEUR DU VENT

Article écrit par Jean-Max Méjean

Une panne d'électricité provoque une rencontre entre deux hommes solitaires et isolés du fin fond de l'Iran. Chef d'oeuvre absolu.

Le sol dur et la misère

Voici le quatrième long-métrage du réalisateur iranien, venu de la mécanique automobile, mais également acteur. Il interprète d'ailleurs le



Titre original : Derb

rôle du technicien du service de l'électricité dans le film, rôle qu'il emplit d'humanité et de bonté. Après Bardou en 2013, Memiro en 2015 et Here en 2018, L'odeur du vent restera sans doute comme l'un des meilleurs films de l'année 2023. Le titre français de son dernier film est un peu étrange, d'autant que le vent n'occupe pas de place dans le scénario et ne respecte pas le titre iranien, Derb qui, dans la langue de la région du réalisateur, signifie « sol dur ». Cette référence au sol fait bien sûr allusion au gagne-pain du père lourdement handicapé du film qui, pour survivre et nourrir son fils grabataire, gratte le sol de la montagne pour y recueillir une substance médicinale traditionnelle qu'on vient lui acheter de temps en temps.

Réalisateur : Hadi Mohaghegh

Mohaghegh

Année : 2023

Genre : Drame

Pays : Iran

Durée : 90 mn

Partager:



Rétablir la lumière

Le film raconte une histoire simple, celle d'une coupure d'électricité dans cette partie isolée de l'Iran et le chemin



semé d'embûches que doit accomplir le père lourdement handicapé moteur pour obtenir le service compétent. Ensuite, le film décrit le même chemin du technicien dépêché sur les lieux pour la réparation. Ainsi que le constate le réalisateur et acteur du film dans le dossier de presse du film : « En faisant ce film, j'ai souhaité montrer la dignité des habitants de cette région, malgré tous les problèmes et les difficultés qu'ils affrontent. Ce qui m'intéressait c'était d'approcher ces gens simples, solidaires et qui vivent dans la simplicité de la nature. Ce film est pour moi le film le plus important que j'ai réalisé. » La nature dans le film est filmée magnifiquement, comme une entité parfois dangereuse mais toujours bienveillante pour qui sait la respecter. C'est ainsi que le réalisateur a choisi de montrer le technicien en bute avec les caprices de l'espace, de la terre, de la technique et de la société, aidé en cela par un directeur de la photographie hors pair, Mansour Abd-Rezaei. On pourrait comparer d'ailleurs ce magnifique film à ceux du grand Abbas Kiarostami, ce que nie pas Hadi Mohaghegh en regrettant toutefois qu'il n'ait pas été plus reconnu en Iran alors, mais aussi à un autre maître iranien, Sohrab Shahid Saless, l'auteur de Un simple événement et de Nature morte.

La force de la lenteur

L'odeur du vent, avec son titre choisi certainement par un distributeur désireux d'en rendre toute la force tellurique, est un film hommage à la dignité humaine, à sa solidarité mais aussi à sa solitude et à sa grande

force, pourtant. A travers les deux personnages principaux, affrontant chacun leur lot de problèmes pour rétablir l'électricité c'est-à-dire la lumière et l'énergie, le réalisateur parvient à donner une image sublimée de l'Iran qui connaît pourtant bien des vicissitudes. C'est un film lent, presque contemplatif, où l'image donne de l'importance au moindre brin de terre, à la moindre herbe qui pousse dans cette aridité, mais aussi à la vie humaine souvent aussi frêle qu'un fétu de paille et où, cependant, les hommes se soutiennent non seulement pour survivre, mais pour aimer. Il fallait d'ailleurs donner à ce film une lenteur qui en fait toute sa force et son génie. Le réalisateur en parle parfaitement dans le dossier de presse : « Ce que j'entends par lenteur d'un film, c'est que je pense que celle-ci doit être au service de la vie et de son rythme. En fait, j'ai passé ma jeunesse dans une région rurale. Le mode de vie des gens de ce lieu où j'ai grandi et les effets de l'environnement sur leur travail, m'ont imprégné et m'ont donné plus tard cette nostalgie de l'adolescence. Ceux-ci font partie intégrante de moi. »

Sa Tronide

L'odyssée d'un électricien en Iran



Hadi Mohaghegh (à gauche) et Mohammad Eghbali. BODEGA FILMS

Mathieu Macheret

Le film fait d'un simple dépannage une fable et une leçon de vie

L'ODEUR DU VENT

Dans le cinéma d'auteur iranien, tel qu'il nous arrive en France, deux grandes tendances de réalisme se dessinent : les cinéastes pour lesquels la réalité est un piège (école Asghar Farhadi) et ceux pour lesquels elle est une énigme (école Abbas Kiarostami). Les premiers s'appuient sur la parole pour planter le théâtre social du cas de conscience, les seconds sur l'espace pour y inscrire des trajectoires contemplatives. Hadi Mohaghegh, né en 1979, à Dehdasht, dans le Sud-Ouest iranien, appartient à cette seconde catégorie, à en croire *L'Odeur du vent*, son quatrième long-métrage et le premier à sortir en France. Tourné dans les régions du Tchaharmahal-et-Bakhtiari, le film, splendide, s'imprègne des paysages rocheux, des solitudes à peine peuplées, pour y redéfinir à sa façon les termes de l'aventure humaine.

D'une simplicité minérale, le postulat ne consiste en rien d'autre que la rencontre entre deux hommes. Le premier est un herboriste, qu'on découvre à flanc de montagne récoltant les plantes. Atteint d'une malformation à la jambe, qui lui rend tout déplacement difficile, il veille sur un petit garçon malade, dans une maison au cœur d'une plaine solitaire, dans laquelle un jour les plombs viennent à sauter. Débarque alors le second : l'électricien missionné pour réparer le transformateur, interprété par le réalisateur en personne. C'est ce dernier qui prend les rênes du récit, et nous entraîne à travers ses démarches.

Car, évidemment, dans une terre aussi reculée, rien ne va de soi. L'important, ce n'est pas tant qu'il y ait une douille à changer, mais la difficulté que l'opération représente : du matériel à dénicher, des distances à parcourir, des pannes à résoudre, des résistances locales à vaincre, des services à rendre et ainsi de suite, comme si chaque geste entraînait une nouvelle complication, et un nouveau détour.

Cette odyssée miniature, le film l'installe à coups de plans fixes et de durées qui ancrent solidement l'action dans le territoire. Les reliefs et les lieux s'inscrivent dans des cadres larges qui ont pour effet de relativiser la présence humaine, de soumettre ses entreprises à l'étendue, aux distances à franchir. C'est dans cette approche plastique de l'espace que l'on reconnaît l'influence manifeste d'Abbas Kiarostami (1940-2016).

A l'instar de certains de ses films (*Le Goût de la cerise*, *Le vent nous emportera*), le monde y apparaît comme une écriture mystérieuse, dont le cinéma révèle les lignes cursives, et à laquelle seules les trajectoires humaines donnent un sens. A cela s'ajoute la topographie de ce Sud-Ouest iranien : villages délabrés, collines verdoyantes, terre poudreuse, sillon aigue-marine des rivières, couchants mordorés, tout un monde minéral, dépeuplé, miroitant, dont on ne peut mesurer que l'isolement.

Héros silencieux

Toutefois, la vocation de *L'Odeur du vent* n'est pas précisément méditative : le film se traverse plutôt sous le versant de l'action, comme une suite de gestes obstinés, intentés contre l'ordre des choses, contre les conditions de vie déplorables des habitants. C'est presque contre la réalité entière que s'embarque l'électricien en décidant de prêter main-forte. Une énigme s'impose à lui, qui prend le visage même de la région et des figures éparpillées qui l'habitent : le mystère des choses, c'est qu'elles sont intriquées, interdépendantes, mais selon une loi que l'on ignore.

Pourquoi accepter en chemin de conduire un villageois aveugle, rencontré au milieu d'un champ de ruines, silhouette démunie, sur les lieux d'un rendez-vous galant ? Parce que de ce geste dépendra peut-être la réussite de toute l'entreprise. Économe en paroles, attentif aux rumeurs et aux souffles profonds de la campagne, Hadi Mohaghegh choisit de ne pas éclairer les motivations de son héros. Plus il avance, plus le film épouse les contours d'une fable. Celle-ci tient, quelque part, à la diligence exceptionnelle de ce héros silencieux, qui dépasse largement sa propre juridiction, jusqu'à y aller de sa poche.

Sans doute peut-on deviner une allégorie politique dans les entraves en pagaille qui émaillent son parcours : une panne qui révèle le blocage généralisé du système. Mais l'essentiel est ailleurs : dans la perspective tracée d'un service véritablement rendu, c'est-à-dire jusque dans ses dernières conséquences. Sans une once d'angélisme, Hadi Mohaghegh montre que la beauté existe, et qu'elle électrifie les campagnes.

Film iranien de Hadi Mohaghegh. Avec Hadi Mohaghegh, Mohammad Eghbali (1 h 30).

L'ODEUR DU VENT

HADI MOHAGHEGH

En Iran, un électricien s'improvise sauveur de deux hommes miséreux. Une épopée poétique et méditative.



Entre sa vieille bagnole et son talkie-walkie, l'agent 752 ressemble moins à Superman qu'à ce qu'il est : un simple employé du service public d'électricité. Il n'empêche, à sa façon, lente et contemplative, *L'Odeur du vent* raconte l'odyssée d'un héros roulant pour le veuf et l'orphelin. Chargé de réparer un transformateur en panne dans un hameau reculé, le technicien y découvre les conditions de vie miséreuses d'un père et de son fils, lourdement handicapés tous les deux et désormais privés de courant par l'usure d'une simple douille. Eskandari, leur sauveur, a le choix entre attendre quinze jours pour obtenir une pièce neuve ou tenter d'en récupérer une dans un village des environs. Il opte pour la virée.



Avec peu de dialogues et pas davantage de péripéties, le film dessine une chaîne humaine, une suite de rencontres placées sous le signe du hasard et de la solidarité – qui ne rime jamais ici avec mièvrerie. Une scène parmi d'autres : au début, le père estropié, qui se déplace accroupi, parcourt péniblement un long chemin pour dénicher un téléphone. Il fait

Une chaîne humaine filmée en plan large, dans les plaines du sud-ouest iranien.

chou blanc chez un couple de vieillards mais tombe à pic pour les aider à passer un fil dans le chas d'une aiguille, permettant au mari de reprendre la chaussette de sa femme...

Dans la lignée d'un Abbas Kiarostami, le cinéaste Hadi Mohaghegh, à la fois derrière et devant la caméra dans le rôle de l'électricien, prend le temps de regarder les gens et les paysages, superbes, des plaines du sud-ouest iranien. Sa poétique du plan large, à contre-courant des tics de l'époque, permet aux personnages d'habiter leur monde. Elle se double par ailleurs d'une vraie maîtrise de la durée, entre temps réel et science de l'ellipse. Indiana Jones minimaliste à la recherche de la douille perdue, l'agent 752 traverse des rivières, s'enlise, prend un aveugle en stop, cueille des fleurs, vend une chèvre... C'est à la fois beau et ténu, risqué, d'ailleurs une pointe d'ennui (ou de rêverie bienvenue) n'est pas exclue. Reste que ces images-là changent de l'ordinaire. Un film sans acmé, peut-être, mais pas sans âme.

– **Marie Sauvion**

| Iran (1h30) | Scénario : H. Mohaghegh.
Avec H. Mohaghegh, Mohammad Eghbali.

24 MAI | ★★★★★

L'ODEUR DU VENT

Face à la majesté d'une nature souveraine, des hommes se débattent avec humilité pour réparer ce qui peut l'être. Un film d'une grande beauté.

Un détail qui n'en est pas un : l'Iranien Hadi Mohaghegh a d'abord étudié la mécanique automobile avant de se tourner vers le théâtre puis le cinéma. L'acteur et cinéaste sait donc mieux que personne que si une seule pièce vous manque, tout est déréglé. L'existence tout entière peut évidemment s'envisager de la sorte. *L'Odeur du vent* est un grand film en forme d'épopée, où les êtres avancent tant bien que mal au milieu d'une nature souveraine. Tout part d'une panne, celle du transformateur d'une maison isolée au milieu des plaines iraniennes où vivent un homme invalide et son fils alité. La réparation va nécessiter tout un périple. L'électricien en charge du problème (campé par le cinéaste lui-même) voit s'enchaîner les contretemps et les imprévus, ce qui ne l'empêche pas de garder un calme olympien. D'ailleurs tout le monde ici semble accepter ces impondérables qui braqueraient l'*Homo occidentalis* pour moins que ça. C'est peu dire que Hadi Mohaghegh – devant et derrière la caméra – fait corps avec son film d'une pureté implacable. Comme chez Abbas Kiarostami auquel on pense forcément beaucoup, la traversée d'un paysage invite à une lecture à la fois transcendante et pragmatique des



Hadi Mohaghegh

choses. L'image ne délivre ses secrets qu'à celui qui sait la regarder, donc la ressentir (les séquences avec l'aveugle sont éloquentes). Et la panne dans tout ça ? Elle sera – attention, spoiler ! – réparée, et apportera enfin une lumière bien insignifiante face à la majesté naturelle du monde. *L'Odeur du vent*, un si beau western. ♦ THOMAS BAUREZ

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ *Le Poirier sauvage* (2018), *Le Goût de la cerise* (1997), *Un nommé Cable Hogue* (1970)

Derb • Pays Iran • De Hadi Mohaghegh • Avec Hadi Mohaghegh et Mohammad Eghbali • Durée 1 h 30

24 MAI | ★★★★★

OMAR LA FRAISE



Reda Kateb et Benoît Magimel

Situé quelque part entre le film de gangsters, le traité sur l'amitié, le portrait social d'Alger et la comédie romantique, le premier long métrage d'Elias Belkeddar met du temps à trouver sa voie. Ainsi, dans le rôle-titre d'un

bandit en cavale en Algérie après avoir été condamné en France, Reda Kateb a beau jouer brillamment l'émotion mélancolique d'un binational au cœur déchiré, ça ne cadre pas toujours exactement avec le jeu beaucoup plus burlesque de Benoît Magimel qui campe son fidèle comparse. Mais à force de propositions visuelles surprenantes (comme des séquences de violence au montage frénétique qui rappellent les scènes d'action farfelues du Wong Kar-Wai des *Anges déchus* et de *Chungking Express*), cette déclaration d'amour aux paysages algériens et à l'oralité méditerranéenne finit par faire mouche. ♦

DAMIEN LEBLANC

Pays France, Algérie, Qatar • De Elias Belkeddar • Avec Reda Kateb, Benoît Magimel, Meriem Amiar... • Durée 1 h 30

24 MAI | ★★★

RAMONA FAIT SON CINÉMA



Lourdes Hernández

Amateurs de *Frances Ha*, de la trilogie *Before* ou du cinéma de Hong Sang-soo, ce premier long métrage vous est directement destiné. Sa réalisatrice parsème en effet l'intrigue de sa comédie romantique de clins d'œil

appuyés à ces inspirations tant dans ses dialogues que dans sa mise en scène (l'utilisation du noir et blanc à la Baumbach pour rendre hommage comme lui à la Nouvelle Vague). Un film construit comme une mise en abyme permanente entre les aventures en mode hasard et coïncidence de son héroïne, jeune Madrilène qui tente sa chance comme actrice, et le film qu'elle tourne. Mais à ce jeu d'artifices revendiqué et en dépit du talent de son interprète (Lourdes Hernández, chanteuse qui a signé de superbes albums sous le pseudo de Russian Red, qui débute au cinéma), elle finit par se perdre et nous perdre. Un format de moyen métrage aurait été plus approprié pour éviter ce sentiment de tirer à la ligne. ♦ TC

Ramona • Pays Espagne • De Andrea Bagny • Avec Lourdes Hernández, Bruno Lastra, Francesco Carril... • Durée 1 h 20

LE RENOUVEAU EST D'ABORD

UN RETOUR AUX SOURCES



V.O. MAGAZINE

Directrice de la publication
Océane Jubert
Rédacteurs
Alain Souché
Alex Masson
Clara Dietrich
Eric Schwald
Robinson Jousni
Utopia
Graphisme
Simon Lahure
Imprimeur
STIPA

44, rue Montcalm
75018 Paris
contact@vo-st.fr

L'Odeur du vent de Hadi Mohaghegh

« **E**n mai, mets ce qu'il te plaît »... Pour notre rédaction, ce sera donc *L'Odeur du vent* de Hadi Mohaghegh en éditio (et en salles le 24 mai) ! Ce merveilleux film, digne d'un Kiarostami et qui mériterait de gagner la Palme d'Or de la Bonté, est de ceux qui ré-enchantent le monde et redonnent foi en l'humanité. Scène après scène, Hadi Mohaghegh gorge d'importance tout ce qui pourrait ne pas en avoir, sublimant les relations de ses personnages (au cœur pur et généreux) autant que les paysages iraniens, à couper le souffle, entre montagnes verdoyantes et champs de fleurs, qui embaument nos narines à leur simple vision. Difficile de ne pas être ému aux larmes face à une telle démonstration de générosité, qui nous rappelle qu'en mettant des suppléments d'âme dans nos actes, nous pouvons atteindre la plénitude, le bonheur... et bien plus encore ! Assez miraculeusement, à l'issue de la projection, vous viendra l'envie d'aider votre prochain et d'offrir un brin de muguet à vos voisins. *L'Odeur du vent* est ainsi un film qui vous fera un bien fou, s'il ne vous redonne tout simplement pas goût en la vie. Il ne tiendra ensuite qu'à vous de trouver un lieu vivant à aimer personnellement et à défendre collectivement, où déployer votre état de grâce, au gré du vent !

Océane

L'OBS/N°3059-25/05/2023

L'ODEUR DU VENT

PAR HADI MOHAGHEGH

Drame iranien, avec Hadi

Mohaghegh, Mohammad

Eghbali (1h30).

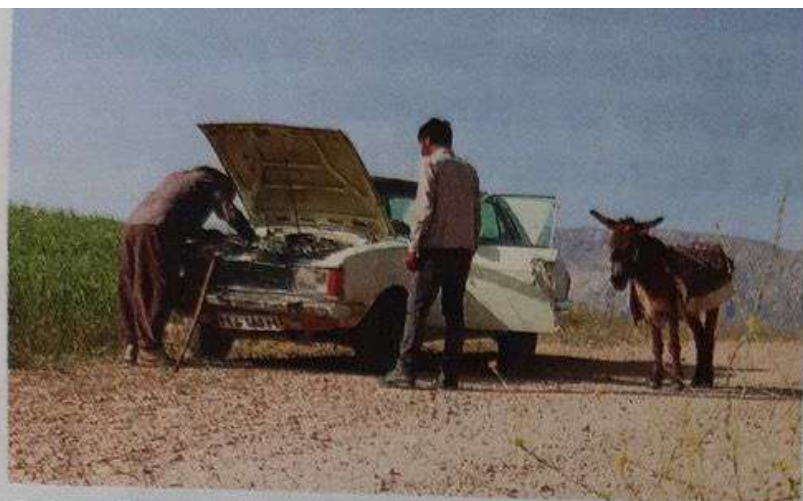
☆☆☆☆ Une maison perdue au milieu de nulle part, où vivent un père handicapé et son fils alité. Jour après jour, le père rampe littéralement pour tenter de subvenir aux besoins de ce duo fragilisé par la maladie. Lorsque le transformateur alimentant

la maison tombe en panne, un électricien se met en quête de trouver la pièce manquante et de quoi la payer. Dans cette fable politique, le réalisateur iranien filme la précarité, l'état d'abandon social d'un pays et une corruption systémique. Sa mise en scène, d'une beauté contemplative, ne tombe jamais dans le pittoresque et dit la dureté de l'existence de ses héros. Un film bouleversant sur l'altruisme de l'homme et la poésie du cinéma. Beau manifeste.

XAVIER LEHERPEUR

ailey
 st attendu des
 ke avec comé-
 1989, fit repar-
 s du box-office
 t surtout *le Roi*
 tait de donner
 lisme qu'aux
 orme travail de
 er dans l'image
 effet bizarre sur
 quences sous-
 us-exposées. Si
 ail (et les oreilles
 lénifiantes), le
 morceaux de bra-
 e, grandiloquent
 es mers). Disney
 nt à ses engage-
 é ethnique (Ariel
 de la planète (la
 les humains est
 géographie du tube
 éan), elle est tré-

ARD GÉNIN



BODEGA FILMS

L'Odeur du vent

de Hadi Mohaghegh, avec Mohammad Eghbali et Hadi Mohaghegh





 Alors que l'image de la plupart des films américains actuels n'est qu'une bouillie d'effets spéciaux, ce film a un effet miraculeux : il lave le regard. Nous sommes dans une région rocailleuse et désertique de l'Iran, la misère règne, l'incurie de l'administration aussi, et pourtant c'est le réel dans toute sa beauté qui nous est offert. À la splendeur sauvage de l'endroit – magnifiée par de généreux plans fixes – répond l'humanité d'une poignée d'habitants. Dans une bergerie, un homme handicapé qui se déplace accroupi sur ses pieds difformes veille sur son fils alité. Après une panne de courant, il doit contacter un fonctionnaire qui réparera l'antenne voisine. C'est tout pour l'intrigue. Et c'est fascinant et bouleversant. Aucun prêchi-prêcha (le dialogue est réduit au minimum), l'auteur (qui incarne le fonctionnaire) filme simplement, souvent en temps réel, une suite de gestes de bonté et de solidarité, accomplis sans ostentation, de façon digne et naturelle. Depuis son pays où le courage des femmes force le respect, il nous envoie un message qui redonne foi en l'homme. À ne pas manquer. ♡ B.G.

se fait ogre. D'un co
 vire au noir, où la lu
 toire d'une femme q
 psychologique d'u
 d'un amour qui se fa
 picion, surveillance
 campe cette épous
 çais, basculant dan
 Melvil Poupaud inca
 docteur Jekyll and
 tendre et attentionn
 sessif et jaloux. D'au
 inquiétant que, loup
 travestir en agneau
 son de la culpabilit
 mieux encore, réuss
 son propre compte. M
 en flash-back laisse p
l'Amour et les Forêts (à
 Reinhardt) fonctionne
 thriller psychologique
 niste des couleurs ac
 goisse. À noter que le
 Festival de Cannes. U
 Croisette pour Valérie L
 décevait avec *Marguer*
 d'un scénario inédit de
L'Amour et les Forêts of
 accent truffaldien, évo
 côté : quand l'amour fo

À RETROUVER
 SUR LAVIE.FR

La chronique du festival
 de notre envoyé spécial

6 - « Le Canard enchaîné » - mercredi 24 mai 2023

L'Odeur du vent

Un homme lourdement handicapé, qui vit seul avec son fils, alité, dans une plaine d'Iran battue par les vents, bouleverse un électricien venu réparer une panne dans sa minuscule maison de pierre. Pourquoi celui-ci décide-t-il, sur un coup de tête, de gravir des montagnes et de braver les éléments pour secourir quelqu'un dont il ne sait rien ?

Tourné uniquement en plans fixes, quasiment sans dialogue, ce film à l'austérité voulue est un hymne au temps lent, à la solidarité, au geste noble et gratuit dont on n'attend rien en retour. Cet ovni cinématographique, dû à Hadi Mohaghegh, est une indéniable réussite. - **A.-S. M.**



L'Odeur du vent de Hadi Mohaghegh

Peux-tu cueillir un bouquet pour moi ?
Fabien Baumann

Sortie le 7 juin

Derb

Iran (2022) 1 h 30. Réal. et scén. : Hadi Mohaghegh. Dir. photo. : Mansour Abd-Rezazi. Son : Amir-Mehdi Nouri. Mont. : Faribad Abbasi. Mus. : Mohammad Darabifard. Prod. : Reza Mohaghegh. Dist. fr. : Bodega Films.

Int. : Hadi Mohaghegh (l'ingénieur), Mohammad Eghbali (le père).

CE VIEUX CLASSIQUE ITALIEN, VOUS VOUS SOUVENEZ ? Un gars qui se fait voler son vélo, le cherche tout un dimanche ? On pourra juger ténue l'intrigue de *L'Odeur du vent* : un ingénieur en électricité tente de rebrancher le courant chez le client isolé d'une lointaine vallée. Mais, à l'instar de De Sica, qui faisait de la quête de son *ladro di bicicletta* le miroir d'une ville (Rome) et d'un temps (l'après-guerre), Hadi Mohaghegh compose, à travers la soixantaine de plans fixes qui forment son film, une ode paisible à la beauté du peuple et des paysages iraniens. Paisible mais rude : des pentes, retentit le bruit sec d'une pierre frappée sur la roche, à mi-pente d'un escarpement aride, par un travailleur accroupi qui traîne au bout de sa jambe (il faut bien deux minutes pour s'en rendre compte) un pied difforme. Malgré son lourd handicap, cet homme élève seul son fils catatonique, dans une masure délabrée. Que de douleurs... Certes, mais la caméra poétique de Hadi Mohaghegh, pas une fois, ne pleure. Ce n'est pas le malheur, le problème ; c'est qu'en faire ? Le récit, ludique, tient du jeu de loie matiné de conte persan. Pour rétablir l'alimentation électrique du père et de l'enfant, le fonctionnaire consciencieux avance de deux cases, recule de trois, croise un quidam, puis un autre, voire une dame, avec qui il parle peu, mais qui tous enrichissent son cheminement. Le cadre, construit avec délices, enserme dans chaque scène un bref suspense : cette voiture dont les roues patinent franchira-t-elle le gué ? mais où a-t-elle disparu, cette virago qui tout à l'heure veillait avec scrupules sur un transformateur ? le technicien juché sur un pylône parviendra-t-il, en tendant une perche, à enclencher les trois commutateurs ? Parfois, le tableau recèle un gag discret : cette chaussette rapiécée par un vieillard ne réchauffera pas le pied de qui l'on croyait ;

réxagère-t-il pas un peu, le réalisateur, avec le surgissement providentiel, depuis le champ profond, de ce mécano à dada sur son bidet qui bidouille avec succès un moteur à l'arrêt ? Peu à peu, parce qu'on n'est guère causant, là-haut, dans les vertes montagnes au-dessus de Chiraz, le spectateur se trouve invité, lui aussi, à établir le courant entre les plans. Enfiler un fil dans une aiguille à la place d'un bigleux, prêter un téléphone, prendre un passager sur son porte-bagages, tirer une automobile envasee avec un tracteur, tendre un simple verre d'eau : dans l'indifférence du monde, des gens, quelque part en Iran, luttent et sentraident. Point de signe religieux dans ce grand film laïque. Dieu n'est pas là ; la nature, si, ni hostile ni bienfaisante. Elle est, et c'est tout. Mais l'homme sait ruser avec elle : franchir un torrent accroché à une tyrolienne, vacciner des cabris, enflammer le gaz jailli de terre, protéger des escarres un gamin alité grâce à un matelas à air motorisé. D'une image à l'autre, d'un être à l'autre, un lien magnifique se tisse hors champ, celui du geste moral gratuit, universel. Dans la plus étonnante scène du film, un aveugle au visage soudain éclairé d'un sourire demande au chauffeur qui l'a pris en stop de s'arrêter : « Peux-tu cueillir un bouquet pour moi ? » Au plan suivant, jaune éclosion de la splendeur du monde, on comprend que l'invalidé a perçu par la senteur de l'air ce qui nous demeurait jusqu'alors invisible. Dans les marges émues du récit resteront encore les affects de l'ingénieur, type bien, mais seul, que l'on voit, à travers un rétroviseur, dans un autre plan magistral, regarder le couple iranien qui vient de se former sous ses yeux, là-bas, dans le flou, au loin. ■

Une jaune éclosion de la splendeur du monde (Hadi Mohaghegh)

LIBER
L'ATRO
LES ECH
L'HUMAN
E PARISIE
e d'ant
CANARD
Zora la
oylen

le 4
le 1

2